

Zeitschrift:	Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas
Herausgeber:	Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)
Band:	50 (2005)
Artikel:	"La bauté de l'ordre" : espace ordonné et espace représenté dans les réductions jésuites du Paraguay d'après les "Lettres édifiantes et curieuses" (1702-1776)
Autor:	Paschoud, Adrien
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-269612

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« LA BEAUTÉ DE L'ORDRE » : ESPACE ORDONNÉ
ET ESPACE REPRÉSENTÉ
DANS LES RÉDUCTIONS JÉSUITES DU PARAGUAY
D'APRÈS LES *LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES*
(1702-1776)

Dans ses présupposés comme dans ses résultats, ce qu'on a appelé au XVIII^e siècle la « république jésuite du Paraguay » constitue à bien des égards un cas unique dans l'histoire de la colonisation. Au sein même de la juridiction coloniale de la Couronne d'Espagne, la Compagnie de Jésus a établi une théocratie autonome, fondée sur une économie agraire de type communautariste, exclusivement dirigée par les Pères. Organisées selon un principe rigoureusement authentique, les réductions¹ ont compté, si l'on en croit les sources jésuites, environ 200'000 Indiens convertis regroupés en une quarantaine de villages. Sans avoir vraisemblablement recours à la force armée, les missionnaires jésuites ont imposé l'obéissance inconditionnelle à des sociétés sauvages qui ignoraient précisément toute coercition. Pour reprendre l'expression de l'anthropologue Pierre Clastres, des sociétés « sans état » ont été soumises à un ensemble de règles régissant tous les aspects de la sphère individuelle et collective, abandonnant de fait leur système cosmologique pour lui substituer – non sans qu'interviennent probablement des phénomènes de syncrétisme – les valeurs chrétiennes. Ainsi est-ce à une pratique de l'autorité, fondée conjointement sur la contrainte et l'adaptation, que se sont livrés les missionnaires jésuites.

¹ Les « réductions » doivent leur nom à une disposition interne de la Compagnie de Jésus datant de 1607 qui exigeait que « les Indiens fussent ramenés à la vie civile et à l'Église » (*« ad ecclesiam et vitam civilem essent reducti »*), cité par Roland Mousnier, *Les XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1953, p. 437.

Créées au début du XVII^e siècle, les réductions jésuites se sont maintenues pendant près d'un siècle et demi avant leur démantèlement en 1755, date de l'expulsion des missionnaires jésuites du Paraguay (faisant suite à l'annexion des territoires espagnols par le Portugal), puis de l'ensemble des territoires de la Nouvelle-Espagne en 1767. L'historiographie moderne, à travers notamment les travaux de Maxime Haubert, d'Alberto Armani ou de Girolamo Imbruglia, a amplement rendu compte des conditions qui sont à l'origine du modèle théocratique jésuite ; situés à la croisée de l'histoire des missions, de l'anthropologie et de la pensée politique, ces travaux tentent de reconstruire sur la base des sources missionnaires les motivations qui ont conduit les peuples sauvages à se soumettre au « joug du christianisme » ; les aspects majeurs de la missiologie jésuite, notamment le consentement universel et le principe de l'accommodement, sont abordés afin d'expliquer de quelle manière la Compagnie de Jésus est parvenue à investir les cosmogonies amérindiennes d'une signification chrétienne. Dans les lignes qui suivent, le parcours que nous proposons ne prétend pas apporter de précisions quant au contexte historico-colonial qui fut celui dans lequel évolua l'ordre jésuite. Prenant pour point de départ la collection des *Lettres édifiantes et curieuses* parues entre 1702 et 1776, véritable vitrine de l'ordre jésuite dans la France de l'Ancien Régime, il s'agira avant tout d'examiner les lettres relatives aux réductions du Paraguay à l'aune de l'espace discursif, entendu dans une acception foucaldienne, qui les structure selon des visées apologétiques et polémiques².

² L'ensemble des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions Etrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus* compte 34 volumes, publiés annuellement ou tous les deux ans entre 1702 et 1776 sous la direction successive des Pères Le Gobien, Du Halde et Patouillet. Les lettres en provenance des Amériques ne représentent qu'un volume relativement faible devant les lettres des missionnaires de Chine et des Indes orientales. L'importante réédition de 1781 classe les lettres selon leur aire géographique (les volumes VIII et IX sont consacrés aux Amériques). Voir à ce propos André Rétif, « Brève histoire des Lettres édifiantes et curieuses », *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 7, 1951, pp. 37-50.

Rompues au principe horatien du *movere et placere*, les *Lettres édifiantes et curieuses* donnent de l'évangélisation des peuples sauvages une image unilatérale. Inscrites dans un « horizon d'attente », celui du lectorat dévot auquel la publication jésuite est destinée prioritairement, les lettres de mission usent et abusent de schèmes de représentation mécaniques, fondés sur l'obscurité et la lumière, sur la Grâce opérant dans le cœur de l'homme sauvage. La portée apologétique de ces renversements antithétiques dont la conversion de Paul sur le chemin de Damas demeure l'un des modèles fondateurs³ se conçoit aisément : l'homme sauvage illustre l'aptitude universelle à adorer et à servir Dieu ; les positions sceptiques ou athées revendiquées par certains libres-penseurs n'ont aucune validité ; l'entreprise missionnaire jésuite est pleinement légitimée *ad majorem Dei gloriam*, servant alors de machine de guerre contre les adversaires de la foi. Corrélativement, l'exaltation de l'entreprise missionnaire répond à l'anthropologie – au sens théologique – que défend la Compagnie de Jésus. Bien que déchu, l'homme peut accéder au salut par le double principe de la Grâce et du libre arbitre : il ne saurait être question de croire à la misère irrémissible de l'homme sans Dieu telle que la défendaient les milieux jansénistes. Fondée essentiellement sur un acquis aristotélico-thomiste, nourrie par les courants néoscolastiques, la doctrine jésuite repose sur le postulat de l'ordre rationnel du monde que seul le péché, auquel l'homme donne corps, vient momentanément menacer.

La rencontre de l'homme et de Dieu dans le monde se traduit dans la correspondance missionnaire jésuite par ce que nous pourrions appeler la solidarité des contraires. Pour avili qu'il puisse être avant sa conversion, l'homme sauvage se trouvera magnifié au contact du message chrétien, inscrit désormais dans le moment fondateur de la crucifixion et de la résurrection. Alors même que montagnes inaccessibles et forêts impénétrables dessinent une topographie effrayante, soumise au Diable, et lieu de tous les désordres (idolâtrie,

³ *Actes des Apôtres*, 9. 3-9.

guerres cannibales, sexualité dévoyée, corps sauvages doués d'une puissance extraordinaire, etc.), les réductions marquent la victoire de la vérité évangélique, puisque l'Indien s'est défait de sa condition sauvage pour s'élever « au rang d'homme, puis de Chrétien » (l'expression est fréquente dans les *Lettres édifiantes et curieuses*). Point d'orgue de la conquête spirituelle, les réductions seront apparentées à une cité idéale, faisant se rencontrer dans les terres lointaines du Paraguay le communautarisme des épîtres pauliniennes, la République de Platon et la Cité de Dieu de Saint Augustin ; une cité rigoureusement ordonnée dans sa spatialité comme dans sa temporalité scandée par le calendrier liturgique.

« Avant toute chose, je choisis le lieu où devait se construire l'église et la maison des missionnaires : de là, je tirai des lignes parallèles qui devaient être autant de rues, où l'on devait bâtir les maisons de chaque famille en sorte que l'église était comme le centre de la peuplade, où aboutissaient toutes les rues », écrit le Père Antoine Sepp⁴. Proche de l'*auctoritas* scellant dans la culture antique le triptyque autorité / religion / tradition (dans le prolongement de l'ouvrage de Tite-Live *Ab urbe condita libri*), cet acte de fondation donne la mesure de ce que sera l'État théocratique jésuite : un système clos, indérégliable, inspiré de Dieu, mis en œuvre par l'homme pour son souverain bien. Matière informe et menaçante, l'espace est une donnée qu'il faut arpenter, analyser, segmenter : « À mesure qu'on formait de nouvelles peuplades, on en fixait les limites. À quelques-unes, on assigna trente à quarante lieues aux environs ; à d'autres moins, ou même davantage, selon la grandeur de la peuplade, le nombre des habitants et la qualité du terroir », peut-on lire dans une lettre datée de 1716⁵. Conforme aux normes établies par la Couronne d'Espagne en matière de nouvelles agglomérations, le modèle des réductions, avec ses symétries, son uniformité et sa fermeture, est garant de perfection. Le Père Cat n'évoque-t-il pas dans une lettre « la beauté de l'ordre » ? Le Père Bouchet ne se dit-il pas

⁴ *Lettres édifiantes et curieuses*, éd. de 1781, vol. IX, p. 386.

⁵ *Ibid.*, vol. XII, 1716, p. 183.

quant à lui « charmé de l'ordre et de la régularité de cette grande communauté »⁶ ? Les réductions reposent sur un espace intelligible, celui de la « belle nature », construit selon un modèle mathématique. Outre qu'il revêt une dimension esthétique, l'espace est doté d'une puissance structurante car il permet de séparer le sacré du profane, diminuant de fait l'asymétrie qui pouvait caractériser le monde des hommes et la perfection divine.

En imprimant ainsi sa marque sur la nature, l'univers géométrisé des réductions s'apparente dans un geste quasi démiurgique à l'harmonie de la Création. Il s'agit moins de nier la nature que de la plier, de la remodeler à l'envi dans la seule intention de conformer l'ordre social à un ordre naturel décrété par l'homme sous l'égide de Dieu. À l'image de la cité « excellemment organisée » telle que la décrivait *La République* de Platon, et qui constitue l'un des fondements de l'imaginaire social des réductions, le corps des individus devient le reflet de l'ordre naturel au point qu'il semble directement en provenir. Mais dans l'optique de la Compagnie de Jésus inscrire les populations indiennes dans des espaces clos et quantifiables, strictement délimités, c'est aussi et surtout construire un rempart face au chaos du monde sauvage. Auparavant soumis aux puissances démoniaques, celui-ci s'est mué en une forteresse chrétienne, devenue enclave de paix : les réductions ne sont-elles pas appelées *oppida christianorum* dans les documents internes de la Compagnie de Jésus ? Ainsi est vaincu le pôle négatif de la nature, caractérisé par la prolifération et l'obscurité : « Le Père fit planter une croix dans le lieu le plus apparent de la place, comme un monument de la victoire que le Ciel remportait sur l'Enfer et de la possession que Jésus-Christ venait prendre de cette terre consacrée auparavant au Démon »⁷. L'espace est consacré non pas sur la base d'une absence de sacré, mais sur celle d'un sacré négatif, celui de l'ennemi de Dieu, cet « esprit infernal, qui ne se plaît que dans le trouble et la division, et

⁶ *Ibid.*, p. 193.

⁷ *Ibid.*, vol. XXV, 1741, p. 230.

qui n'a d'autre but que la perte éternelle de ses adorateurs »⁸. L'acte de nomination donne ainsi une nouvelle naissance spirituelle au monde sauvage, tournée cette fois-ci vers le bien. Cette conception de l'espace ne peut se fonder que sur des oppositions binaires : ordre / désordre, divin / démoniaque, sacré / profane. La consécration des terres sauvages se transforme en lieu de mémoire, comme il préfigure aux yeux de tous (c'est « le lieu le plus apparent ») les victoires à venir.

La perfection géométrique rend corrélativement les réductions imperméables au contexte mouvant de la colonisation. À l'inverse de la cité platonicienne vouée à la ruine et à la corruption, car inféodée à une conception cyclique de l'histoire, la « république jésuite du Paraguay » constitue une barrière contre tous les déclins. Plus fondamentalement, le modèle théocratique jésuite revêt un caractère anhistorique : érigé sur les ruines du monde sauvage, il est destiné à s'étendre toujours davantage, conformément à la prophétie du Christ, jusqu'à la conversion de « ces nations barbares, dont on ne sait pas encore tous les noms »⁹. Le Père Nyel n'écrit-il pas que « [l']on voit de jour en jour de nouveaux accroissements dans cette portion de l'héritage du Seigneur, par la découverte de nouveaux peuples, et par l'industrie toute divine dont se servent ces admirables ouvriers pour gagner à Jésus-Christ ces nations barbares, depuis si longtemps abandonnées »¹⁰ ? Si, de toute évidence, la volonté de circonscrire le monde sauvage dans un espace hautement géométrisé relève de la vie monastique, lieu par excellence de la fermeture et du conditionnement de l'homme, elle s'inscrit plus généralement dans la structure intellectuelle et identitaire de la Compagnie de Jésus. Fondée sur des constitutions rigoureuses, obéissant au quadrillage corporel et mental légué par les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, puis dans son ample correspondance, la Compagnie de Jésus a reproduit dans le modèle des réductions la subordination à l'autorité spirituelle. Le

⁸ *Ibid.*, pp. 136-137.

⁹ *Ibid.*, p. 231.

¹⁰ *Ibid.*, vol. VIII, 1708, p. 27.

Libro de Ordones, code disciplinaire et pénal, rédigé en 1646-1649, était destiné à être appliqué dans l'ensemble des réductions jésuites. La très forte hiérarchisation de la Compagnie de Jésus, son organisation quasi militaire, la codification des comportements, fondé sur l'obéissance inconditionnelle à toute forme d'autorité, devaient de fait aboutir à la prédominance de l'appareil disciplinaire et du système des peines.

À l'image des cités idéales des mondes utopiques, la « république jésuite du Paraguay » demeure en effet un univers hautement coercitif : « La peuplade est partagée en différents quartiers, et chaque quartier a un surveillant qu'on choisit parmi les plus fervents chrétiens »¹¹. De la même manière que la vue était l'organe de contrôle dans la cité platonicienne, de même le regard circulaire assure le maintien d'un ordre absolument uniforme dans les réductions. « Rien n'a été oublié pour établir la plus exacte police dans cette république. Chacun doit être retiré chez soi à une heure marquée ; la patrouille commence aussitôt sa marche et ne cesse point de faire sa ronde pendant toute la nuit ; on n'y emploie que des personnes sur qui on puisse compter et on la change toutes les trois heures », peut-on lire sous la plume du Père Charlevoix, historien des missions jésuites¹². À l'image du Panopticon de Bentham décrit par Michel Foucault dans *Surveiller et punir* (cette structure pénitentiaire circulaire qui permettait de voir à tout instant chaque prisonnier enfermé dans sa cellule), la « république jésuite du Paraguay » est un univers dont tous les rouages sont apparents : « Selon ce plan, écrit le Père Bouchet, le missionnaire se trouve logé au milieu de ses néophytes, et par là plus à portée de veiller à leur conduite, et de leur rendre tous les services propres à son ministère »¹³. Soumettre les Indiens convertis à une surveillance incessante répond à une exigence radicale : tenant l'individu comme toujours susceptible de s'égarer ou

¹¹ *Ibid.*, vol. XII, 1716, p. 181.

¹² Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, Paris, Didot, Giffart et Nyon, 1756, tome II, p. 79.

¹³ *Lettres édifiantes et curieuses*, éd. de 1781, vol. IX, pp. 386-387.

de se rebeller contre ses maîtres, la théocratie jésuite entend l'exposer à un regard généralisé. Supprimant les espaces cachés, elle condamne tout ce qui lui fait obstacle. Voici ce qu'on peut lire sous la plume du Père Bouchet : « Le *fiscal* [l'un des chefs nommés par les jésuites dans les réductions] a un mémoire où sont écrits par nom et par surnom tous les habitants de la peuplade, les chefs de famille, les femmes et le nombre d'enfants. Il observe ceux qui manquent à la prière, à la messe, aux prédications, et s'informe des raisons qui les ont empêchés d'y assister »¹⁴. Il y a dans la démarche des missionnaires de la Compagnie de Jésus une politique du détail : dans la droiture des comportements se lit la volonté de ne laisser aucun impondérable ; nommer, identifier, répertorier, juger sont autant d'éléments qui concrétisent le modèle des réductions. Une politique qui s'exerce bien évidemment dans la maîtrise du corps et des comportements sexuels. Ainsi, dans une disposition datant de 1699, l'un des Provinciaux de la Compagnie de Jésus demande aux Pères des missions paraguayennes « [d'empêcher] les manifestations inconvenantes qui apparaissent dans la forme d'habitation des Indiens qui vivent à plusieurs familles sous le même toit dans des maisons qui possèdent des communications intérieures [...] [et de réformer] leur mode de vie afin que chaque famille vive séparée sans qu'il y ait de communication entre les maisons, car les Indiens risquent en trop d'occasions d'être alors exposés à la tentation de l'adultère ou d'autres offenses envers notre Seigneur »¹⁵.

Dans ses procédés comme dans les intentions qui la fondent, la disposition circulaire des réductions trouve de nombreux échos dans les procédures disciplinaires telles que les avait décrites Michel Foucault :

¹⁴ *Ibid.*, vol. XII, 1716, p. 180.

¹⁵ Girolamo Imbruglia dans Ludovico Antonio Muratori, *Relation des missions du Paraguay*, Paris, éd. La Différence, 1983 (1743), « Introduction », p. 20. L'ouvrage de Muratori, publié en 1743, fut traduit en français en 1754, mais des extraits ont paru dans les *Mémoires de Trévoux* dès 1744.

Le moment historique des disciplines, c'est le moment où naît un art du corps humain, qui ne vise pas seulement la croissance de ses habiletés. Ni non plus l'alourdissement de sa sujétion, mais la formation d'un rapport qui dans le même mécanisme le rend d'autant plus obéissant qu'il est plus utile et inversement. Se forme alors une politique des coercitions qui sont un travail sur le corps, une manipulation calculée de ses éléments, de ses gestes, de ses comportements. Le corps humain entre dans une machinerie de pouvoir qui le fouille, le désarticule et le recompose. Une « anatomie politique », qui est aussi bien une « mécanique de pouvoir » est en train de naître ; elle définit comment on peut avoir prise sur le corps des autres, non pas simplement pour qu'ils fassent ce qu'on désire, mais qu'ils opèrent comme on veut, avec les techniques, selon la rapidité et l'efficacité qu'on détermine¹⁶.

Selon Foucault, le pouvoir s'exerce non seulement de manière strictement verticale (des autorités aux sujets), mais également de manière horizontale. Il revêt en d'autres termes une dimension multiforme : il ordonne, interdit, corrige comme il incite, induit, détourne. « Le pouvoir, écrit Foucault, n'existe qu'en acte, même si bien entendu il s'inscrit dans un champ de possibilités épars s'appuyant sur des structures permanentes »¹⁷. C'est en concevant le pouvoir comme disséminé et toujours agissant dans l'édifice social que l'on peut approcher le modèle théocratique jésuite. Devant l'impossibilité d'avoir recours à la force pour « réduire » les peuples sauvages, les missionnaires jésuites devaient amener les Indiens convertis à ne pas considérer le pouvoir en tant que contrainte arbitraire et dénuée de fondement, mais en tant que nécessité. Dans l'optique de la Compagnie de Jésus, il fallait que la loi et les châtiments soient acceptés comme étant légitimes par chacun des sujets concernés. C'est sans doute dans ce nexus jésuite que réside le

¹⁶ Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 182.

¹⁷ Id., « Le sujet et le pouvoir », dans *Dits et écrits*, IV, Paris, Gallimard, 1994, p. 234.

paradoxe de l'autorité telle qu'elle fut mise en place dans les réductions.

Si l'espace, en l'occurrence la clôture, est un instrument de coercition, il est également le lieu d'une exacerbation du sentiment divin et c'est sans doute dans l'espace sacré des fêtes et cérémonies chrétiennes qu'est affirmé de la manière la plus visible le pouvoir théocratique jésuite. L'espace des réductions, doté d'une ritualité temporelle en rupture fondamentale avec les cosmologies indiennes, doit garantir la marche du temporel vers le spirituel : « Lorsque la Fête-Dieu approche, les Indiens se préparent à la célébrer le plus magnifiquement qu'il est possible [...] Les Indiens dressent d'espace en espace dans les rues des arches de triomphe qui en occupent toute la largeur »¹⁸. Convaincue du pouvoir de l'image et de la vertu de l'imitation, la Compagnie de Jésus a saturé l'espace des réductions de marques triomphales. Il y a une dépense somptuaire de signes lorsque les fêtes aménagent objets et symboles :

C'est surtout aux grandes solennités qu'ils font éclater davantage leur piété. Dans les temps destinés par l'Église à rappeler le souvenir des souffrances du Sauveur dans sa passion, ils tâchent d'en représenter toute l'histoire et d'exprimer au dehors les sentiments de pénitence et de componction dont ils sont pénétrés¹⁹.

Les fêtes chrétiennes, par leur magnificence, par leurs images de Christ crucifié, de saints martyrs, de miracles et autres faits extraordinaires doivent produire un appel au repentir pour les fidèles, un appel à la conversion pour les autres : « On invite souvent à la fête les infidèles du voisinage et il arrive souvent que plusieurs, touchés d'un si religieux spectacle, renoncent à leur infidélité et demandent à être admis dans la peuplade au rang des catéchumènes »²⁰. Les fêtes chrétiennes deviennent le lieu d'une union spectaculaire, au sens

¹⁸ Muratori, *Relation des missions du Paraguay*, op. cit., p. 118.

¹⁹ Lettres édifiantes et curieuses, vol. XXV, 1741, pp. 52-53.

²⁰ Muratori, *Relation des missions du Paraguay*, op. cit., p. 120.

étymologique du terme, de la vie sociale et de l'économie eschatologique. Les Pères jésuites ont voulu instaurer ce que l'on pourrait appeler avec Alphonse Dupront une « religion du stable » : « Il y a d'abord la religion du quotidien, celle de l'ordinaire des jours, scandée d'une rythmique fixe, celle du jour du Seigneur, et liturgiquement structurée dans une correspondance si parachevée qu'elle est devenue quasi inconsciente, entre la dramatique de l'histoire rédemptrice et le cycle astral annuel »²¹. Les pratiques partagées sont destinées à fonder l'identité de la communauté, en lui donnant les repères essentiels à son affirmation dans la foi chrétienne, tout en la débarrassant de ce que les missionnaires considèrent comme des scories idolâtres et des comportements dévoyés. C'est donc à une véritable dramaturgie du religieux que se sont livrés les missionnaires de la Compagnie de Jésus.

Préservées de toute incursion européenne, fonctionnant en autarcie, les réductions du Paraguay ont autorisé un rapprochement avec les chrétiens de l'Église primitive, telle que l'avaient décrite les *Actes des Apôtres*. Voici en effet ce que rapporte le Père Chomé dans une lettre datée de 1739 :

Ces Indiens, réunis dans diverses peuplades, sont tous convertis à la foi et retracent à nos yeux la vie et la vertu des premiers fidèles [...] Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il en a coûté à nos anciens missionnaires pour rassembler tant de barbares, et les fixer dans ce grand nombre de peuplades qu'ils ont établies depuis plus d'un siècle, où l'on voit une chrétienté si florissante par l'innocence des mœurs, et par la pratique exemplaire de tous les devoirs de la religion²².

Ce christianisme exemplaire s'inscrit dans cette « foi en mouvement », faite d'abnégation de soi et d'investissement dans le monde (*vita mixta*), que prône la missiologie jésuite, suivant les vœux

²¹ Alphonse Dupront, *Du Sacré*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Histoires, 1987, p. 422.

²² *Lettres édifiantes et curieuses*, vol. XXIV, 1739, p. 268.

fondateurs d'Ignace de Loyola. De fait, la représentation du communautarisme chrétien des réductions ne se lit que dans un rapport de contiguïté avec une origine perdue. Ainsi plusieurs lettres associent-elles implicitement le monde sauvage et le monde vétéro-testamentaire. Voici ce qu'écrit le Père Antoine Sepp à qui l'on confie de fonder une nouvelle réduction :

Nous marchâmes toute la journée vers l'orient, et enfin nous découvrîmes sur le soir un vaste terrain, environné de collines et de bois fort touffus. Au haut de ces collines nous trouvâmes quatre sources extrêmement claires, dont les eaux serpentaien lentement dans les campagnes, et descendaient dans le fond de la vallée, où elles formaient une petite rivière assez calme²³.

Ce passage multiplie les strates de représentation : nous sommes proches des récits fondateurs de la Genèse (les « quatre sources extrêmement claires » semblent faire écho aux quatre rivières de l'Éden) et de l'*Exode*, mais aussi de l'Arcadie antique. La nature semble jouer le rôle d'un refuge où missionnaires et Indiens vivront dans le bonheur évangélique ; peut-être y a-t-il également un substrat platonicien dans la mesure où la montagne est le lieu du repeuplement après la destruction des cités (Platon, *Lois*, 677 b-c). Par ailleurs, la figure du missionnaire en pasteur du peuple pourrait être une référence à la tradition antique (Homère, *Iliade*, I, v. 263 et Platon, *République*, I) et biblique (*Psaumes* 72.70-71 et *Isaïe* 44.28) que reprendra notamment Thomas d'Aquin dans son *De Regno*. La référence à une terre perdue, le Paradis d'avant la Chute, véhiculé par les récits de voyage de la Renaissance, a probablement favorisé cette plénitude originelle que les missionnaires croient à leur tour retrouver. Bien que les références au Paradis terrestre tendent à disparaître des textes de voyage dès la fin du XVI^e siècle, elles constituent un puissant intertexte dont ont pu se souvenir les épistolières jésuites du XVIII^e siècle. Le Père Bouchet n'écrit-il pas que « ces lieux charmants me rappelaient les idées que j'avais eues autrefois, en lisant les

²³ *Ibid.*, éd. de 1781, vol. IX, pp. 383-384.

vies des anciens solitaires de la Thébaïde. Il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts où la Providence m'avait conduit, pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes »²⁴ ?

Toute la chaîne épistolaire jésuite, de la périphérie au centre, s'attelle donc à figer le modèle théocratique du Paraguay dans une description unilatérale. « Je ne sache pas qu'il y ait dans le monde chrétien de mission plus sainte », écrit le Père Bouchet²⁵. Ni les obstacles inhérents à l'entreprise d'évangélisation, ni les mécompréhensions n'apparaissent dans les *Lettres édifiantes et curieuses*. De même, et comme corrélat, les motivations indiennes ne nous sont jamais données, si l'on excepte la crainte de l'esclavage ou des *bandeiteiros* portugais. Or, sur le plan ethnohistorique, il apparaît que les missionnaires de la Compagnie de Jésus ont été parfois contraints de réunir des clans opposés dans une même réduction. Par ailleurs, un passage tiré de l'ouvrage du savant italien Ludovico Antonio Muratori, *Il Cristianesimo felice* (1743), montre que les jésuites ont été parfois amenés à négocier âprement les conditions de la création des réductions :

Ainsi quand le Père Joseph de Arce pénétra chez les Chiquitos en 1690 et leur proposa d'embrasser la foi chrétienne, les caciques des environs indiquèrent une assemblée générale des Indiens de leurs peuplades pour délibérer sur une affaire si importante. Tous se rendirent au lieu marqué vers le milieu de la nuit, et commencèrent à danser au son des flûtes et des hautbois. Tout en dansant, l'affaire fut proposée par les caciques et discutées fort sérieusement [...] Enfin, après de si étranges préparatifs, il fut résolu tout d'une voix que le christianisme serait reçu dans le pays, mais à deux conditions : la première qu'on n'obligerait point de sortir du pays ceux qui ne voudraient pas embrasser la religion ; la seconde, que les enfants des chrétiens mêmes ne seraient point appliqués au service des autels. Ces

²⁴ *Ibid.*, vol. XII, 1716, p. 177.

²⁵ *Ibid.*, p. 185.

conditions furent acceptées par le sage missionnaire, quoiqu'il en prévit des dangereuses conséquences²⁶.

Ainsi est décrite la fondation de la mission de Saint Ignace chez les Indiens chiquitos, mission qui deviendra, si l'on en croit les sources jésuites, l'une des plus « florissantes ». On peut être frappé par le lexique touchant à la fois au domaine politique et juridique : les Indiens se rassemblent, délibèrent, prennent des résolutions... Là où les *Lettres édifiantes et curieuses* magnifient l'adhésion des peuples sauvages au christianisme, ce passage met en lumière la soumission des Pères jésuites à une autorité sauvage dont dépend la création de la réduction. Outre leurs objectifs strictement apologétiques, les *Lettres édifiantes et curieuses* évitent de prêter le flanc à leurs contemporains, lesquels leur reprochent en outre un accommodement jugé nuisible au christianisme ; elles répondent également aux accusations selon lesquelles la Compagnie de Jésus ne se soucie guère de la formation spirituelle de ses ouailles et privilégie les baptêmes en masse. La correspondance missionnaire évacue les moyens mis en œuvre pour l'établissement des réductions pour amplifier les résultats jusqu'à la démesure. La dimension primitive du monde sauvage est alors réinvestie dans une plénitude originelle d'une pureté sans égale : le modèle des réductions rappelle par la magnificence qu'il déploie une véritable enfance du monde. Aussi le monde sauvage est-il moins inscrit dans un processus de connaissance que dans un processus de reconnaissance de modèles préexistants : le principe d'autopsie²⁷, à l'œuvre par ailleurs dans la démarche épistémologique des missionnaires jésuites, n'est plus convoqué.

Espaces délimités, système de règles, adhésion de l'individu et du corps social, intériorisation de l'ordre, exemplarité et automatisation des comportements, exacerbation du pouvoir se représentant lors des fêtes... Tous les aspects constitutifs de la « république jésuite du

²⁶ Muratori, *Relation des missions du Paraguay*, op. cit., p. 129.

²⁷ Sur cette notion, voir François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2001 [1980], en particulier pp. 395-411.

Paraguay » semblent trouver *a priori* de proches parentés avec les mondes utopiques. Alors que le monde colonial ne cesse de s'étendre de la manière la plus chaotique et la plus violente qui soit, les Pères jésuites ont délimité un espace clos et voué au seul bonheur des hommes, à l'image d'Amaurote, la cité imaginaire de Thomas More, ou à l'image de la cité solaire de Tommaso Campanella, « cercle absolument parfait ». Tout comme les mondes utopiques, les réductions regardent vers l'avenir : elles annoncent un empire jésuite dans les Amériques. De plus, le geste démiurgique des missionnaires semble s'inscrire pleinement dans la lignée des fondateurs des utopies, tel Utopus le législateur mythique imaginé par Thomas More ou tel Solamona, le fondateur de l'île de la Nouvelle Atlantide dans le texte éponyme de Francis Bacon. Les réductions instaurent de fait le principe de la bonne gouvernance, placée sous l'égide de Dieu, dans des conditions de réalisation exemplaires car nées d'une *tabula rasa*. Elles sont fondées à la fois sur une forte hiérarchie, tout en prônant l'égalité entre les individus ; elles se réalisent dans un ailleurs qui est à la fois celui de la culture chrétienne et celui de l'annonce d'un homme nouveau.

S'il n'est guère étonnant que le mot « utopie » n'apparaisse jamais dans les *Lettres édifiantes et curieuses* même comme comparant (l'usage du mot « utopie » demeure très limité au cours du XVIII^e siècle ; son entrée dans un dictionnaire ne date que de 1752²⁸), une lettre apocryphe du Père Sébastien Arlet évoque ainsi le modèle théocratique des réductions : « une ville, peut-être un royaume d'hommes, qui vivront ensemble selon toutes les lois de la parfaite société »²⁹. Dans son *Histoire du Paraguay* (1756-1757), Charlevoix rapproche concurremment les réductions de *La République* de Platon, de *La Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon ainsi que des *Aventures de Télémaque* de Fénelon³⁰. Réunir des œuvres *a priori* aussi différentes dans leurs conditions de réalisation et dans leurs objectifs

²⁸ Voici la définition que donne le *Dictionnaire de Trévoux* : « UTOPIE s. f. Région qui n'a point de lieu, un pays imaginaire ».

²⁹ *Lettres édifiantes et curieuses*, vol. II, 1810-1811, p. 192.

³⁰ Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, *op. cit.*, tome II, p. 4.

réels ou supposés peut surprendre. Sans doute Charlevoix joue-t-il sur la polysémie des modèles que ces œuvres proposent pour faire pencher les réductions tantôt vers un système de règles pleinement abouti, tantôt vers un paradis reconstruit par et pour l'homme. Rappelons que dans *La Nouvelle Atlantide* la cité idéale de Bensalem (dont l'analogie avec Jérusalem est évidente) est l'aboutissement d'un voyage en même temps que la métaphore d'un progrès constamment en marche, reprenant une prophétie de Daniel : « Nombreux seront ceux qui navigueront plus loin, et la science augmentera » (*Dn* 14.2). La dernière partie de l'ouvrage est consacrée aux méthodes qu'il conviendra d'appliquer « afin de réaliser toutes les choses possibles ». La cité insulaire de Bacon entend imiter la nature, non pas pour s'y plier, mais pour la produire à nouveau et à terme la remplacer : tentation démiurgique donc, semblable à l'acte de fondation des réductions. Le rapprochement que Charlevoix opère avec l'œuvre de Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, situe les réductions au-delà du communautarisme chrétien, tel que l'avaient décrit les épîtres pauliniennes en particulier les *Actes des Apôtres*, pour le rapprocher d'un véritable Âge d'or. Chez Charlevoix, les deux modèles, l'un chrétien, l'autre païen, tendent ainsi à se confondre, sans que la prééminence du « christianisme heureux » des réductions ne soit atténuée. On sait en effet que la subordination de la culture païenne à la culture chrétienne forme la charpente de l'œuvre de Fénelon, notamment dans la description de la cité idéale de la Bétique (livre VII) :

Tous les biens sont communs. Les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille, errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu en un autre, quand elle a consumé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'était mise. Ainsi, ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'une amour fraternelle que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres et égaux. On ne voit parmi eux aucune distinction que celle qui vient de l'expérience des sages

vieillards ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang n'a rougi cette terre³¹.

Dans le livre X, qui retrace la constitution de la ville de Salente, l'un des « îlots utopiques enchâssés dans le cours du récit »³², Fénelon définit les devoirs du Prince et de la bonne gouvernance. Monde clos, isolé, harmonieux, annonciateur selon Jean Ehrard « d'une humanité réconciliée avec elle-même comme avec le monde et qui s'accorderait spontanément à l'ordre universel »³³, l'île de Salente est le lieu d'une union des hommes dans de somptueuses fêtes offertes aux dieux et aux héros légendaires ; incarnation de la pastorale, née sur les ruines des empires corrompus, elle prône les arts, déploie ses rues réglées au cordeau, abolit les richesses dans sa « noble et frugale simplicité »³⁴. Derrière ce monde antique s'épanouit un humanisme chrétien qui ne pouvait être que conforme avec l'harmonie de la théocratie jésuite... Cependant, il convient de noter qu'à l'inverse des qualités présentes dans les mondes utopiques, dans lesquels l'harmonie sociale et morale des individus relève d'une décision consciente, imposée par un puissant législateur, celles des habitants de la Bétique semblent leur être spontanées, instinctives pourrait-on dire, ce qui explique qu'un tel état puisse se passer d'un appareil de justice et donc d'une autorité coercitive. La Bétique de Fénelon est donc à la fois une utopie et une idylle pastorale.

Au-delà des modèles philosophiques ou littéraires ainsi invoqués, l'ensemble des textes jésuites relatifs aux réductions converge vers

³¹ Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, éd. Jacques Le Brun, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1995, livre VII, p. 156.

³² Raymond Trousson, *Voyages au pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1979, p. 97.

³³ Jean Ehrard, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 (1963), pp. 347-348.

³⁴ Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, op. cit., livre X, p. 218.

l'idée d'un moyen et d'un résultat, le premier étant l'effort que l'homme doit fournir pour atteindre son accomplissement, le second étant envisagé comme perfection politique. Si les réductions relèvent effectivement d'un imaginaire social, celui du communautarisme chrétien, elles n'en demeurent pas moins ancrées dans une réalité déterminée, celle de la colonisation espagnole, ce qui les différencie bien évidemment des mondes fictifs créés par Platon, More ou Bacon. En ce sens, les réductions se posent en contre-modèle de la vie sociale, politique et religieuse de ce qui est commun en Europe ; elles instituent de fait une rupture fondamentale avec la temporalité des société européennes. Alors que les mondes utopiques sont le lieu d'un bonheur impossible à atteindre et revendiqué comme inaccessible (ils sont le reflet inversé de la condition déchue de l'homme), les réductions sont toutes entières tournées vers un projet avec ses lois, ses conditions, son savoir scientifique (instruments d'optique, imprimeries, fabrication d'outils), ses réalisations toutes identiques, un projet auquel la réalité historico-coloniale a donné corps. La théocratie jésuite du Paraguay est donnée à voir comme l'aboutissement d'une société capable de procurer à l'homme le bonheur. Dans ce contexte, peut-être serait-il plus opportun de parler d'uchronie, si l'on entend par ce terme un monde idéal à venir, prenant place dans un environnement concret, le temps nécessaire pour y parvenir étant la seule inconnue, puisque les réductions devront toujours s'étendre, assurant d'elles-mêmes la pérennité de leur système.

Lorsqu'elles s'attellent à décrire le « christianisme heureux » des réductions, les *Lettres édifiantes et curieuses* oscillent plus généralement entre une pulsion référentielle (l'existence des réductions est historiquement avérée) et l'effacement de cet ancrage au profit de la seule représentation. En faisant converger des substrats théologiques et politiques hétérogènes vers une image figée des réductions, la correspondance missionnaire jésuite offre à son lectorat une histoire en train de s'écrire, tout comme elle le ramène sans cesse à la grande Histoire, celle écrite et voulue par Dieu. Nous sommes proches de ce que Jean-Pierre Vernant avait appelé une « simulation historienne » (bien que les lettres n'appartiennent pas génériquement au récit historique) afin de susciter admiration et acquiescement. On perçoit

ainsi la capacité d'absorption des textes missionnaires qui intègrent au gré des volontés d'édification les données historiques, créant ainsi un effet de réel, alors même qu'elle déréalisent indubitablement les faits.

Si les sources missionnaires convoquent volontiers des substrats de diverses origines, elles ne sauraient être approchées en dehors de leur historicité. Les *Lettres édifiantes et curieuses* obéissent à des objectifs pragmatiques, celui de répondre aux attaques auxquelles se livrent les adversaires de la Compagnie de Jésus en Europe. Dans l'*Épître* du onzième volume de la collection, le Père du Halde écrit que la dernière lettre « donnera quelque idée de la célèbre mission du Paraguay, qu'on s'est efforcé de décrier par des calomnies ». Dans le volume XXV des *Lettres édifiantes et curieuses* daté de 1734, paraît un *Mémoire apologétique des Missions établies par les Pères Jésuites dans la Province du Paraguay contre un libelle diffamatoire rempli de faits calomnieux qu'un anonyme étranger a répandu dans toute l'Europe*³⁵. La publication jésuite devient alors une véritable tribune :

C'est la difficulté où l'on est, de ne connaître qu'après bien du temps ce qui se passe parmi ces peuples lointains, qui enhardit il y a quelques années un anonyme à publier impunément dans toute l'Europe un petit libelle, où sous l'idée de royaume et de souveraineté qu'il attribuait aux missionnaires, il s'efforçait de décrire leurs travaux et de ravir au monde chrétien, l'édification qu'il reçoit des grands exemples de vertu que donnent leurs néophytes³⁶.

Dans l'*Épître* au recueil de 1736, le Père Du Halde écrit de plus qu'« il a été fait à l'occasion des ridicules fables qu'on ne cesse de publier, pour décrier tout à la fois, et ces saintes missions où l'on voit régner le premier esprit du christianisme, et les missionnaires qui les gouvernent »³⁷. L'ouvrage de Muratori *Il Cristianesimo felice*

³⁵ *Lettres édifiantes et curieuses*, vol. XXV, 1735, pp. 320-399.

³⁶ Du Halde, *Épître*, dans *ibid.*, vol. XXV, 1735, p. v.

³⁷ *Ibid.*, vol. XXI, 1736, p. xxvi.

(1743), qui contribuera à faire connaître les réductions à un public plus vaste, dénonce les « discours injurieux qu'on a répandus dans le public, soit de vive voix, soit dans les livres imprimés contre les missionnaires du Paraguay », s'en prenant plus particulièrement à l'ouvrage de François Coréal, *Voyages aux Indes occidentales* (1722), « partisan du mensonge et de l'imposture »³⁸.

Quoique déjà importante dans la première moitié du XVIII^e siècle, la littérature pamphlétaire anti-jésuite connaît un développement plus marqué encore dans les années 1750, lorsque la Compagnie de Jésus se voit plus ouvertement attaquée à la fois par les milieux politiques et religieux. Au plus fort de la lutte qui oppose jansénistes et jésuites, Olivier Pinault, avocat convulsionnaire, se fait le traducteur et le diffuseur en 1758 d'une *Relation abrégée concernant la république établie par les jésuites dans les domaines d'outre-mer des rois d'Espagne et de Portugal, et la guerre qu'ils y soutiennent contre les armées de ces deux monarques*³⁹. Ouvrage qui sera complété en 1761 par un *Jugement porté sur les jésuites ou Portraits des jésuites fait d'après nature* du même auteur, longue compilation d'écrits hostiles à la Compagnie de Jésus. En 1760, paraît à Paris un *Recueil de toutes les pièces et nouvelles qui ont paru sur les affaires des jésuites, principalement dans l'Amérique méridionale et dans les Royaumes de Portugal*⁴⁰. Cet ouvrage dû à un auteur anonyme, publié à la suite de l'expulsion des jésuites de la cour du Portugal, énonce plusieurs griefs relatifs aux réductions du Paraguay : les jésuites sont adorés comme de véritables idoles, ils violent le droit missionnaire en pratiquant l'esclavage, ils ont mis en place un gouvernement tyrannique, faisant fi de l'autorité royale de laquelle ils dépendent, ils privent la Couronne d'Espagne de revenus considérables ; ils privent les peuples indiens de liberté et de propriété, ils rendent légitime le meurtre, le suicide, le vol, l'adultère ; enfin, ils ont constitué une armée irrégulière d'Indiens qu'ils commandent en

³⁸ Muratori, *Relation des missions du Paraguay*, op. cit., pp. 179-180.

³⁹ Voir Catherine Maire, *De la Cause de Dieu à la cause de la nation. Le Jansénisme au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1998, p. 508.

⁴⁰ Cet ouvrage paru en 1760, sans lieu d'édition, en quatre volumes.

tyrans. Les accusations portent également sur l'usure et l'avidité des Pères jésuites :

Autant qu'il est possible d'en juger à travers les épais nuages qui ont continuellement enveloppé ces objets [le commerce auquel se livraient les jésuites], les besoins de l'état n'absorbaient pas le produit entier de ces ventes. Ce qui restait était détourné au profit des jésuites. Aussi furent-ils traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une société de marchands qui, sous le voile de la religion, n'étaient occupés que d'un intérêt sordide⁴¹.

Voici ce que l'on peut lire dans les *Larmes de Saint Ignace*, une publication janséniste anonyme :

Les trésors de l'ancien et du nouveau monde viennent continuellement pleuvoir dans ses coffres, et n'en sortent point pour circuler dans ses états. Calculez à quel point ont dû monter ces sommes immenses, depuis que son commerce dépouille les mines du Pérou, les plaines du Paraguay, la France, l'Allemagne, les îles, les Indes, l'univers⁴².

S'ils se présentent le plus souvent sous la forme d'exposés argumentatifs, agrémentés de documents juridiques et théologiques, les écrits anti-jésuitiques peuvent également entrecroiser fiction et histoire, ainsi qu'en témoigne en 1756 la parution d'un ouvrage intitulé *Nicolas Premier Jésuite et roi du Paraguay*. Peu original dans sa facture, ce récit d'aventure, qui connut un succès important en Europe (traduit en italien et hollandais, il est réédité en France en 1761) et auquel l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire fait sans doute écho⁴³, est le prétexte à une violente charge menée contre la Compa-

⁴¹ Cornélius de Pauw fait référence à un ouvrage intitulé *Essai sur le commerce des jésuites*.

⁴² Anonyme, *Les Larmes de Saint Ignace*, [s. l.], [s. n.], [s. d.], p. 21.

⁴³ « [La] Province de Saint-Nicolas s'est soulevée en 1757, et a mis treize mille combattants en campagne, sous les ordres de deux jésuites, Lamp et Tadeo. C'est l'origine du bruit qui courut alors qu'un jésuite s'était fait roi du Paraguay sous le nom de *Nicolas Ier* », Voltaire, *Essai sur les mœurs*, éd. René Pomeau, Paris,

gnie de Jésus. Un malfrat, nommé Nicolas Roubioudi, entre dans l'ordre jésuite pour échapper aux autorités. Se livrant aux pires infamies sous l'habit du prêtre, il est finalement envoyé dans les missions du Paraguay, où, à la faveur des guerres guaranitiques qui agitent l'Empire espagnol, il mène victorieusement une révolte indienne contre les autorités coloniales et se fait consacrer Roi. Agissant en despote, régnant sur les peuplades indiennes, il établit alors un immense empire :

En habile usurpateur, il donne des chaînes à ceux à qui il permettait la liberté ; ce peuple aveugle en sa fureur, reçoit les fers du nouveau tyran, qu'il appelle son libérateur, avec la même démence qu'il avait secoué le joug des nations européennes ; tout le peuple pousse des cris de joie et s'empresse de concourir à cette cérémonie ; les Indiennes à l'envi vinrent offrir leurs pierreries pour rendre le spectacle plus éclatant ; telles les filles d'Israël dans le désert, [elles] se dépouillaient de leurs ornements, pour enrichir et embellir l'idole. Nicolas, vêtu à la manière des jésuites, un diadème chargé de diamant, et surmonté d'un gros nœud, en guise de houppe, ceignant son front ; une férule d'or était le sceptre qu'il tenait à la main ; six mille Indiens, la tête nue et la hache levée, marchaient devant lui, huit mille suivaient et fermaient la marche, et quatre mille le cimenterre à la main étaient à ses côtés ; Santa Fé fut la ville indiquée pour son couronnement, assis sur un trône brillant, Nicolas se fit couronner de la main de ses sujets et reçut leurs présents hommages⁴⁴.

Dans *Candide*, Voltaire se fait l'écho de ce qui est devenu un lieu commun de la littérature anti-jésuite : lorsque le personnage éponyme arrive en compagnie du valet Cacambo dans une mission jésuite du lointain Paraguay, il y apprend que « Los Padres y ont tout, et les peuples rien ; c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice » ; les jésuites, agissant en véritables despotes, mangent dans de la vaisselle

⁴⁴ Classique Garnier, 1962, tome II, chap. CLIV, p. 393.

⁴⁴ Anonyme, *Nicolas Premier, Jésuite et Roi du Paraguay*, [s. l.], [s. n.], 1756, pp. 21-23.

en or et boivent « dans des gobelets de cristal de roche »⁴⁵. Plus généralement, les Philosophes n'auront de cesse d'écartier les nombreux récits de conversion, de même que les miracles et autres anecdotes merveilleuses. Il ne faut, écrit Voltaire, apporter aucune créance aux missionnaires qui, « étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'à lire leurs *Lettres édifiantes et curieuses*, on se croit transporté au centre des absurdités et des prodiges »⁴⁶. Montesquieu, qui songea à consacrer un ouvrage à l'histoire de la Compagnie de Jésus, remarque à propos des *Lettres édifiantes et curieuses* : « Intérêt de ces lettres : ces lettres sont pleines de faits curieux ; il faut qu'ils disent la vérité lorsqu'ils n'ont pas d'intérêt de la cacher, pour être crus lorsqu'ils veulent mentir »⁴⁷.

C'est donc contre des attaques menées concurremment que devra lutter la Compagnie de Jésus en faisant intervenir outre les *Lettres édifiantes et curieuses* une abondante production littéraire (traités théologiques et politiques, biographies spirituelles, périodiques, libelles et réponses, etc). Alors que les *scriptores* jésuites répondent point par point aux arguments soulevés par leurs adversaires (c'est le cas notamment de Buffier dans ses *Entretiens sur la Religion* ou de Guérin dans son *Histoire véritable des temps fabuleux*, et plus généralement des *Mémoires de Trévoux* et du *Dictionnaire de Trévoux* dirigé contre les écrits jansénistes), le discours missionnaire demeure davantage inféodé aux objectifs et aux modèles plus lointains de la Contre-Réforme. Le christianisme primitif qu'échafaudent les *Lettres édifiantes et curieuses* est destiné à aviver l'autorité vivante de l'Église, un message destiné aussi bien aux couches populaires qu'aux élites sociales et religieuses.

Au terme de ce bref parcours plusieurs constatations s'imposent. Reposant sur un répertoire restreint de séquences narratives (conver-

⁴⁵ Voltaire, *Candide*, dans *Romans et contes*, éd. René Pomeau, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 207.

⁴⁶ Cité par Gilbert Chinard, dans *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine Reprint, 2000 [1934], p. 371.

⁴⁷ Montesquieu, *Geographica*, f. 331.

sions exemplaires, miracles, faits extraordinaires), la lettre jésuite assure la cohérence d'un univers de représentation partagé par l'énonciateur et le destinataire. En donnant l'image d'une dévotion fondée sur l'adéquation du cœur et de l'esprit, les *Lettres édifiantes et curieuses* réaffirment le pacte viatique qu'elles ont établi avec le lectorat dévot. Le sens ne peut que précéder le discours puisque tout écart aux normes de représentation est d'avance banni. Tous les aspects liés à la dimension référentielle sont ainsi évacués devant la prééminence de substrats hétérogènes, issus conjointement des grands modèles chrétiens et antiques. Alors que les sources missionnaires témoignent d'un savoir pré-ethnographique substantiel bien qu'inégalement hiérarchisé, les lettres relatives aux missions du Paraguay font des Indiens convertis des figures de papier, des artefacts servant les objectifs apologétiques de la Compagnie de Jésus. Les lettres de mission, parce qu'elles transcrivent une expérience de l'ailleurs prise à la source et prétendument restituée comme telle, visent ainsi à ériger une *mémoire* « vivante » de l'ordre. Cependant, devant les convulsions de l'histoire, celles-là mêmes qui finiront par précipiter sa chute, la Compagnie de Jésus semble mener une impossible entreprise de reconquête, s'efforçant de garder ce qui se dérobe irrémédiablement à elle⁴⁸.

Adrien PASCHOUD
Université de Lausanne

⁴⁸ L'interdiction de la Compagnie de Jésus en France est ordonnée en 1764. La suppression de l'ordre est décidée en 1773 par la bulle de Clément XIV *Dominus ac redemptor.*